

Les revues littéraires québécoises de l'université à la contre-culture

Lise Gauvin

Volume 11, Number 2, May 1975

L'année littéraire québécoise 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036607ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036607ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gauvin, L. (1975). Les revues littéraires québécoises de l'université à la contre-culture. *Études françaises*, 11(2), 161–183.
<https://doi.org/10.7202/036607ar>

Les revues littéraires québécoises de l'université à la contre-culture

Ce n'est un secret pour personne : les revues québécoises, à quelques exceptions près, ont une longévité variable, plutôt brève, qui se situe le plus souvent entre le numéro unique ou presque (*Cylindre, Quoi*) et les cinq années de *Parti pris*. D'où la difficulté de cerner cet aspect de l'actualité sans risquer en même temps l'anachronisme. À peine avais-je eu le temps de constater qu'il pouvait y avoir recoupement entre une revue récente, *Nord*, et l'une des dernières nées, *le Québec littéraire*, que l'on m'apprenait la fin de la première : après quatre numéros, dont l'un consacré au théâtre québécois, *Nord* rejoignait d'innombrables autres revues dans les archives de l'histoire ; au moment où cet article paraîtra, *Hobo-Québec* aura peut-être cessé d'exister (remplacé par *Chroniques?*)¹. Une fois passé le cap des trois premiers numéros, ces revues à tirage relativement faible (en moyenne 1500 exemplaires)

1. *Chroniques*, dont le premier numéro vient de paraître (janvier 1975) veut couvrir chaque mois les activités culturelles et politiques d'importance au Québec dans une perspective critique de lutte des classes : « L'absence d'une critique dénote la fascination de structures sociales ». La revue, qui entend démasquer le travail de l'idéologie en

et à « périodicité baroque » dépendent presque exclusivement, pour (sur)vivre, des subventions gouvernementales ou de leur association à un organisme officiel. Ce qui ne les empêche pas, d'ailleurs, d'avoir à se redéfinir et à se transformer sans cesse, au gré des fluctuations idéologiques des membres de leurs comités de rédaction.

Éphémères, ces périodiques sont de plus extrêmement difficiles d'accès à cause d'une diffusion restreinte et de la carence des outils bibliographiques sur ce sujet. Les recensions effectuées par *Périodex* et *Radars*, bien que fort précieuses, sont sélectives et ne prétendent nullement « couvrir » l'actualité, ne serait-ce qu'à cause du retard inévitable qui accompagne toute publication. Il en va de même pour le premier tome du *Répertoire des périodiques et journaux* publié par la Bibliothèque nationale, forcément incomplet.^{1a} Aussi est-ce en m'excusant d'avance auprès des « oubliés » que j'entreprends cette présentation des revues, cahiers et journaux québécois qui s'intéressent à la chose littéraire.²

place, s'attaque tout spécialement à deux tendances, la tendance « nationale » (nationalisme réactionnaire) et la tendance « nouvelle culture » (a-politisme de ceux pour qui la réalité objective se réduit à un « faisceau d'ondes cosmiques perdu dans la nuit des temps »). En plus des diverses « chroniques » de l'actualité, une section sera consacrée à des entretiens avec les « travailleurs culturels » d'ici (Gilles Hénault, « Trente ans après le *Refus global* »), une autre aux lecteurs, la revue se voulant en « ligne ouverte avec tous ». Conscients de ne s'adresser au début qu'à la couche intellectuelle de la « petite bourgeoisie », les rédacteurs de *Chroniques* espèrent atteindre peu à peu tous les éléments progressistes québécois. Sans se réclamer directement de *Parti pris*, ce périodique est sûrement celui qui, de toutes les revues existantes, se rapproche le plus (par son ton, son champ d'activité, sa périodicité même) de l'entreprise démystificatrice du groupe des années 60.

1a. Ginette Henry, *Répertoire des périodiques québécois*, Montréal, Ministère des Affaires culturelles, Bibliothèque nationale du Québec, 1974, 1ère partie. Voir aussi *Canadian Serials Directory/Répertoire des publications sériées canadiennes*, University of Toronto Press, 1972, 961 p.

2. La documentation la plus utile à laquelle j'ai pu avoir accès (bien qu'à la toute dernière heure) est une liste de base (sélective) des périodiques français et québécois préparée pour les collèges par Patrick Coppens, de la Centrale des bibliothèques. Cette liste, à la fois bibliographique et critique, décrit brièvement une quinzaine de revues québécoises classées sous l'une ou l'autre des deux rubriques : revues générales, revues de poésie, (*Périodiques pour les collèges*, « Cahiers de bibliographie. Collèges, 5 », Montréal, Centre de bibliographie de la Centrale des bibliothèques, 1974).

La notion même de revue appelle quelques commentaires. Si l'on s'entend assez facilement pour reconnaître le mot « périodique » comme terme générique incluant toute espèce d'écrits publiés sous un même titre, en série continue, à intervalles réguliers ou non, il est moins facile de distinguer entre la revue et le cahier. La consultation de divers dictionnaires ne nous en apprend guère sur ce point. Mon expérience des périodiques québécois m'apprend tout simplement que les cahiers (lorsqu'ils ne s'emploient pas dans le sens de « collections ») paraissent moins souvent que la revue, qu'ils sont moins soucieux de l'actualité et davantage centrés sur un groupe de personnes que sur un sujet particulier : les *Cahiers des Dix*, les *Cahiers de l'Académie canadienne-française*.

On pourrait dire également, en continuant cette investigation, que le magazine fait appel à des illustrations, que le journal... etc. Mais que l'on se rassure, mon propos n'en est pas un lexicographe. Plus utiles que ces définitions m'ont semblé les distinctions que l'on pouvait faire entre certains types de revues dites littéraires, soient qu'elles s'orientent vers l'information et l'actualité, la critique, la création, qu'elles fassent porter leur pratique et leur réflexion sur la littérature en relation avec l'(les) idéologie(s), soit enfin qu'elles se présentent comme magazines (contre-)culturels. Ce classement, qui se veut d'abord opératoire, sera évidemment corrigé en cours d'article dans la mesure où certains périodiques appartiennent à la fois à l'une ou l'autre de ces catégories : pas plus que l'œuvre elle-même, la revue ne se laisse facilement inclure dans un cadre trop rigide.

L'INFORMATION

Outre les pages littéraires de certains journaux et magazines (*le Maclean*, par exemple), et les bulletins purement bibliographiques (*Bibliographie du Québec*, *Vient de paraître*), quelques publications se consacrent quasi exclusivement à l'actualité. Parmi ceux-ci *le Livre canadien*, relevant de l'Office des communications sociales, et le *Bulletin de bibliographie*, publié par la centrale des bibliothèques à l'usage

des collègues du Québec, présentent chaque mois un bref compte rendu critique des publications courantes, tandis que d'autres mensuels à caractère non spécifiquement littéraire, tel *Relations*, publient régulièrement une chronique du roman, de la poésie, du théâtre québécois³. Mais dans ce domaine de la « revue », entendu dans son sens premier d'examen d'un ensemble en considérant chacun de ses éléments, *Livres et auteurs québécois* offre le panorama le plus complet. Fondée en 1961 par Adrien Thério⁴ dans le but de « faire vendre le livre canadien » et pour contrer l'apathie des grands quotidiens face aux œuvres de création, cette publication reprend un projet de l'abbé F.A. Baillargé qui, en 1890, avait tenté à lui seul de présenter, dans *la Littérature au Canada*, l'ensemble des livres parus en une année, et ceci autant au Canada français qu'au Canada anglais. Revue critique de l'année littéraire, *Livres et auteurs* s'adresse tout autant au grand public qu'aux spécialistes : le lecteur y trouve, en plus des comptes rendus des ouvrages les plus importants publiés sous l'une ou l'autre des rubriques (romans, récits, contes et nouvelles, poésie, théâtre, langue et linguistique, littérature de jeunesse, arts, histoire et géographie, droit et sciences sociales, philosophie, religion, spiritualité), un certain nombre de renseignements utiles, tels les listes des prix littéraires, des thèses en littérature et en linguistique, des études de littérature québécoise publiées dans les revues, une bibliographie générale des ouvrages parus, un index des auteurs de même que l'adresse des maisons d'éditions.

La direction du périodique, maintenant confiée à une équipe de l'Université Laval, a modifié peu de choses à l'orientation générale donnée par Adrien Thério : on peut toutefois constater la suppression des « éphémérides » et la volonté de relier les quelques « études littéraires » qui complètent chacun des volumes à des événements de l'actualité : parution d'un livre significatif dans la carrière d'un auteur, disparition

3. En 1974, un article de René Dionne porte également sur « les revues littéraires de nos professeurs » (*Relations*, juillet-août 1971, p. 218-222).

4. Jusqu'en 1969, le périodique s'appelle *Livres et auteurs canadiens*.

récente d'un écrivain dont on publie une œuvre posthume, réédition d'une œuvre ayant un passé littéraire ou représentatif d'un groupe, etc. Rédigé en majeure partie par des universitaires, *Livres et auteurs québécois* ne prétend pas atteindre une objectivité illusoire, mais propose un certain nombre de lectures critiques qui, tout en rendant justice au contenu d'un livre, se veulent un point de départ pour d'autres interprétations.

Moins « documentaires », plus synthétiques et plus partiales sont les chroniques que consacrent à la littérature québécoise certaines revues, dont *Liberté*, *Études françaises*. À *Liberté*, la chronique québécoise voisine avec celles des littératures française, américaine, allemande, et même des bandes dessinées, tandis qu'*Études françaises* réserve son numéro de mai à un bilan critique de la production de l'année (roman, poésie, théâtre, critique et essais québécois). Ce genre de « revue » paraît également dans la livraison d'été du *Toronto Quarterly*, sous le titre « Letters in Canada » : livres canadiens de langue française et de langue anglaise sont alors systématiquement recensés dans l'un ou l'autre des deux langues.

D'autres types de renseignements se trouvent dans des publications qui se situent entre le bulletin et le magazine. Ainsi *Québec français*, publié par l'Association des professeurs de français, présente-t-il dans chaque numéro un dossier (Ferron, Miron) et quelques comptes rendus. *Le mot*, magazine des jeunesses littéraires du Québec, offre dans chacune de ses livraisons une entrevue avec « l'écrivain du mois » et des suggestions de livres. Mais l'on risque de prolonger indûment la liste si l'on cherche du côté des multiples bulletins de nouvelles concernant l'actualité littéraire : il faudrait alors mentionner le *Bulletin de l'Apfuc* (dont le dernier numéro contient les actes d'un colloque de Queen's), *Études françaises dans le monde*, bulletin de liaison des départements et centres d'études françaises, le *Bulletin* de la Société des Écrivains canadiens, le *Bulletin* du Centre de Recherches en Civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, etc. On oublierait ainsi l'objet principal de l'article, les revues, dont

les plus nombreuses et les plus stables sont, sans conteste, les revues universitaires.

LA CRITIQUE

À quelques années d'intervalle, soit durant les années 60, se sont fondées au Québec plusieurs revues de critique reliées aux diverses universités francophones. La plus ancienne, *Études françaises*, publiée par les Presses de l'Université de Montréal, souhaitait, en 1965, contribuer « au resserrement des liens, déjà étroits, qui unissent les universités d'Europe à celles du Canada français » (1,1, fév. 1965, p. 3). La rédaction précisait que les échanges devaient se faire dans les deux sens, et entrevoyait une collaboration possible entre les universités canadiennes-anglaises et américaines. La revue entendait toutefois réserver environ la moitié de ses pages aux études de littérature canadienne-française et ajoutait à ses diverses chroniques des éléments de bibliographie. En 1970, la direction redéfinit la publication comme « un lieu où la littérature se fait ». Pour ce, *Études françaises* se veut accessible au public même des œuvres et se décrit comme un organe de diffusion de la culture littéraire au Québec : « C'est dans la mesure où elle joue pleinement ce rôle qu'elle peut témoigner, à l'étranger, de la vitalité de (cette) culture » (IV, 1, fév., p. 5). Le désir de déborder le cercle restreint des « spécialistes » n'empêche pas les membres de la rédaction d'accorder une attention toute particulière aux problèmes de la critique littéraire et « au conflit des méthodes », ainsi qu'en témoignent de nombreux articles⁵. En plus de ses chroniques annuelles et de la publication de quelques inédits (poèmes, contes, nouvelles), la revue consacre pendant plusieurs années son fascicule d'août à l'édition de textes peu connus de la littérature québécoise et fait paraître une série de numéros

5. Jean-Paul Weber, « L'analyse thématique : hier, aujourd'hui, demain », 11, 1, fév. 66, p. 29-72; G.-A. Vachon, « Le conflit des méthodes », 11, 2, juin 66, p. 191-216; H. A. Hatzfeld, « Léon Spitzer et la littérature française », 11, 3, oct. 66, p. 251-266; Laurent Mailhot, « Une critique qui se fait », 11, 3, oct. 66, p. 328-347; Jacques Leenhardt, « Psychanalyse et sociologie de la littérature », 11, 1, p. 21-34.

spéciaux (sur Nelligan, Arthur Buies, Marcel Dugas, Borduas, les démocrates canadiens). Depuis 1974, cette technique du numéro spécial l'emporte : la rédaction choisit d'unifier désormais chacune des livraisons autour d'un seul sujet (« Écrire, c'est parler », « Le bestiaire perdu ») le bilan critique de l'année littéraire étant réservé au numéro de mai. Est-il besoin d'insister davantage ? Le lecteur d'*Études françaises* pourra facilement compléter par lui-même l'inventaire des ressources de ce périodique.⁶

Issue des *Cahiers* du Ste-Marie, la seconde revue de type universitaire à naître au Québec, *Voix et Images du pays* (1967), est exclusivement dédiée au domaine québécois. En 1970, au moment où la publication est prise en mains par les Presses de l'Université du Québec, son directeur, Rénald Bérubé, tient à la définir comme une quête passionnée d'identité, comme un lieu où se poursuivra toujours plus en profondeur l'inventaire des forces vives de la pensée québécoise (111, 1970, p. 7). Cette attention au présent n'élimine pas tout recours au passé, à la tradition. Comme l'équipe de *Parti pris* l'avait fait quelques années plus tôt, *Voix et Images du pays* s'applique à « lever les voiles, arracher les masques », pour retrouver une certaine mémoire, récupérer cette mémoire dont les poètes d'ici, symptomatiquement, ont tant parlé (V, 1972, p. 9). Les nombreuses études sur des œuvres récentes voisinent ainsi avec des textes sur Philippe Aubert de Gaspé (fils), Laure Conan, et les longs articles de synthèse (sur *la Relève*, par exemple). Chaque tendance est représentée, de la psycho-critique et de l'analyse sémiologique à la critique thématique. La section des « inédits » recueille des pièces radiophoniques d'auteurs contemporains.

À partir du numéro VI, la revue, sans renier son orientation initiale, devient interuniversitaire et se présente sous le

6. Grâce à la générosité d'un imprimeur, la revue offre un prix dont le but est d'encourager la création d'œuvres littéraires écrites en français, mais représentant des domaines culturels autres que celui de la France métropolitaine. Les livres couronnés jusqu'à présent ont été *Les soleils des indépendances*, d'Amadou Kourouma, *l'Homme rapaillé*, de Gaston Miron, *Variables* de Michel Beaulieu et *Journal dénoué* de Fernand Ouellette.

signe de la continuité et de la nouveauté. « Il s'agit toujours de promouvoir et d'approfondir l'idée d'une appartenance culturelle à ce pays, encore incertain, qu'est le Québec, lit-on dans l'avant-présentation. Mais le temps du nationalisme est passé. Notre tâche, maintenant comme toujours, c'est de construire notre identité culturelle qui est une facette de notre identité politique ». (A. Brochu, VI, 1973, p. 7). Pour rendre compte de cette dimension nouvelle, une section est créée, « Notes et contre-notes », qui accueille aussi bien des textes sur la littérature que sur la politique, l'histoire, le cinéma, le sport. La partie réservée aux analyses se scinde en deux rubriques : à côté des « Études », plus fouillées ou plus documentées, les « Lectures d'œuvres » présentent essentiellement un ou des points de vue qui n'ont pas à « être longuement et universitairement démontrés ». Toujours fidèle à ce « devoir de parole » que lui traçait un jour son directeur, *Voix et Images du pays* est le vivant témoignage d'une « critique qui se fait ».

Études littéraires, de l'Université Laval, sans négliger tout à fait les lettres québécoises, puisque certains de ses numéros leur sont dédiés, tient à réunir des collaborateurs de plusieurs continents « dans une même passion pour les lettres françaises et la francophonie » (1,1, avril 1968, p. 9). Le seul texte de présentation qui ait été publié, celui du premier numéro, indique que la revue se veut « ouverte à toutes les conceptions de la littérature, sans exclusive, et attentive aux recherches nouvelles dans le domaine de la critique ». Cet « avant-propos » précise encore que la publication s'intéresse principalement à l'étude des littératures d'expression française et à leur relation avec les autres littératures. Dès le début, afin d'« éviter l'éparpillement et le disparate », *Études littéraires* choisit de se limiter chaque fois à un écrivain, un thème, un genre. Les « études » proprement dites sont alors suivies de documents, de comptes rendus et, dans les premiers temps, d'une chronique annuelle de littérature québécoise. Plusieurs numéros ont ainsi vu le jour, constituant diverses mises au point sur les « Problèmes d'esthétique romanesque » (1970), le « Roman médiéval » (1971), l'« Essai », la « Poésie

moderne », les « Expériences poétiques du Québec actuel » (1972). Des sujets plus vastes sont abordés dans les livraisons réservées aux actes de colloques tenus à Laval : « Critique littéraire et enseignement » (1970), « la Littérature dans la culture d'aujourd'hui » (1973). Particulièrement significatif des tendances « inter et multi-nationales » de la revue est le voisinage, dans les numéros d'avril et d'août 1973, d'un « Langevin » et d'un « Césaire », cette dernière parution s'ouvrant sur une conférence de l'écrivain martiniquais prononcée lors de son passage à Québec.

À *Ellipse* (1960), publiée à Sherbrooke, les échanges sont bi-latéraux. Pour assurer la communication entre les « deux solitudes », cette revue présente en traduction les œuvres des écrivains canadiens et des écrivains québécois. La plupart des numéros sont consacrés à deux auteurs, dont l'un écrit en français et l'autre en anglais, et sont accompagnés d'un article (traduit) sur les œuvres en question. La revue, en plus de permettre une meilleure connaissance de l'« autre » culture, est une initiation aux problèmes de la traduction, puisque, dans la mesure du possible, chaque œuvre est présentée dans sa double version. Ne pourrait-elle pas, à l'occasion, se compléter de quelques articles théoriques sur le sujet ou de la relation d'expériences analogues à celles d'Anne Hébert et de Frank Scott à propos du « Tombeau des rois » ?

De Sherbrooke encore, le Centre d'études des littératures d'expression française (CELEF) publie, depuis 1970, un périodique qui « se propose d'analyser et de diffuser dans ses livraisons semestrielles les créations littéraires de langue française », et « s'engage à présenter aux chercheurs les instruments nécessaires à leur travail ». Revue d'information et de critique, *Présence francophone* se veut un organe de liaison entre tous les membres de la « francité ». Ainsi s'expliquent ses nombreuses rubriques qui vont de l'essai au dossier, de la conférence au texte de création, des comptes rendus d'ouvrages à la liste des « amis du CELEF ». S'interrogeant sur « la mission planétaire particulièrement originale de la revue », ses rédacteurs écrivent dans la présentation de leur

troisième numéro : « Une conviction claire et ferme s'installe ; c'est l'écriture française qui servira sans aucun doute de point de ralliement, de véhicule d'entente (n° 7, automne 1973) ». Mais pourtant, précise-t-on dans le numéro suivant, la francophonie n'est pas un colonialisme. Portée par l'optimisme et le lyrisme de ses dirigeants, cette publication aux objectifs illimités annonce la gestation d'une « littérature francophone mondiale », d'une présence francophone, dégagée des « contingences politiques et économiques », qui remplace désormais les « impérialismes » et les *commonwealths* (dé)passés (n° 7, automne 1973, p. 4).

En dehors du Québec, la « présence francophone » s'affirme dans la *Revue de l'Université laurentienne* dont les *Cahiers laurentiens* contiennent, entre autres, d'intéressantes études sur l'essai et la poésie québécoises récentes. Un des derniers numéros de la revue porte sur « le bilinguisme : impasse ou défi » (vol. VI, n° 2, fév. 1974). L'Université d'Ottawa réserve également une section de son périodique à la littérature⁷ tandis que *Co-incidences*, suite d'*Incidences* (elle-même suite de *Tel Quel*), est une publication exclusivement littéraire (essais, études, création). La dernière livraison de la *Revue de l'Université de Moncton*, intitulée « Si que », publiée par le Département d'Études françaises, est constituée en majeure partie d'un dossier sur l'œuvre d'Antoine Maillet.

Du côté des revues anglophones ou bilingues, *Canadian Literature*, *University of Toronto Quarterly*, *Mosaic*, la *Revue canadienne de littérature comparée* (*Canadian Review of Comparative Literature*) accueillent volontiers des articles en français, alors que *The Antigonish Review* traduit régulièrement quelques poèmes des écrivains de l'Hexagone. *Exile*, revue torontoise qui cite Borduas en exergue de chacun de ses numéros, a aussi publié, en traduction, des inédits de Gauvreau, Ferron, Carrier.

7. De la *Revue de l'Université d'Ottawa* est née la collection « Archives des lettres canadiennes » : le premier tome des archives se présente comme un « numéro spécial » de la revue.

Quelques autres périodiques québécois s'intéressent — partiellement — à la critique. *Protée*, du département des sciences humaines de l'Université de Chicoutimi, publie des articles au titre parfois accrocheur « Bretelles mauves, mains rouges et mur chocolat, les couleurs de la Nausée » (11, 1, p. 73-84) et offre dans l'une de ses livraisons un entretien avec Nathalie Sarraute (1, 2, p. 63-72). *Critère*, publication des professeurs du CEGEP d'Ahuntsic, tentative originale de revue multidisciplinaire, ne néglige pas d'aborder chacun de ses thèmes également sous l'angle littéraire.⁸ Ainsi le numéro sur « l'Environnement » contient-il des études sur « l'environnement par la parole », le numéro sur « la lecture », des articles sur les problèmes de celle-ci en relation avec la critique, des présentations des diverses voies de la critique actuelle, de même que des « lectures d'œuvre ». Sans être nécessairement interdisciplinaires, *Recherches sociographiques*, *Sociologie et sociétés* et *Socialisme 1964* peuvent, à l'occasion, faire état de recherches ou de problèmes de critique particuliers.⁹ *Phi-Zéro*, la nouvelle revue des étudiants de philosophie de l'Université de Montréal, fait paraître un numéro spécial sur le « langage » dans lequel on publie une entrevue avec Antonine Maillet (déc. 1973).

Seule revue littéraire « indépendante » (i.e. non associée à une université ou à un collège) à se spécialiser dans la critique, *le Québec littéraire* (1974) peut sembler ici une curieuse aventure. La publication étonne par sa sobriété, sa beauté plastique, sa modestie : « Sachons être inutiles dans l'art comme dans la vie. Assumons notre foncière difficulté d'être des êtres d'encre et de papier... et de chair » (prologue, 1, 1, p. 10). Chacun des numéros tâchera de faire le point sur un écrivain québécois, ou sur un mouvement littéraire. Dans ce genre de dossier figureront toutes les tendances critiques : « On pourra trouver des fantaisies à la façon d'un Guillemin,

8. Ces numéros ont pour titres : « La culture », « désir et besoin », « le jeu », « le crime », « l'environnement », « la lecture », « l'enseignement collégial », « normalité et maturité ».

9. Après avoir publié les « mémoires d'un jeune canoë » d'André Major, *l'Action nationale* propose maintenant à ses lecteurs quelques études sur des écrivains récents (Miron, Bessette, etc).

des textes enragés voire même, des textes engagés ; la revue, elle, ne le sera jamais » (ibid.). Le premier numéro, consacré à Gérard Bessette, contient une conférence, des études (on semble privilégier la psychocritique), et un entretien avec l'écrivain, suivi de références bibliographiques. Le deuxième numéro devrait porter sur Aquin, d'autres sur le jeune théâtre, l'enseignement et les lettres, etc... *Le Québec littéraire* s'annonce comme un outil pédagogique utile, à mi-chemin entre l'académisme et « la vieille scie de la vulgarisation » (p. 9).

De l'examen de ces revues, il ressort que chacune est somme toute assez éclectique, tirant son unité du contenu même des articles, groupés autour d'un thème, d'un genre, d'un écrivain, d'un pays, plutôt que d'une méthode critique particulière. Plusieurs périodiques tiennent à intégrer à leurs numéros divers dossiers et choix de textes qui constituent des sortes d'états présents d'une question : c'est le cas, entre autres, d'*Études françaises*, du *Québec littéraire*. L'on s'oriente ainsi de plus en plus vers la formule du numéro spécial, du livre. Ce même mouvement, que l'on peut comparer au passage de l'anthologie au recueil, se remarque également dans certaines revues littéraires surtout réservées aux inédits. Mais d'abord, quelques mots de *Liberté*, revue à peu près inclassable parce qu'appartenant simultanément, ou alternativement, à l'un ou l'autre des groupes en question.

LIBERTÉ : UN CARREFOUR

Cette publication au passé prestigieux a connu plusieurs transformations avant d'en venir à son visage actuel : présentation de textes courts (poèmes, nouvelles) et de quelques études, suivie des chroniques déjà mentionnées. Fondée en 1959, *Liberté* se définit d'abord comme « un centre de discussion des problèmes culturels qui compte accueillir toutes les pensées valables et favoriser le dialogue ». Loin d'être « l'organe d'un groupe fermé », elle se veut « ouverte à tous ceux qui ont quelque chose à dire » (1, 1, p. 1). Point de rencontre, carrefour des divers courants littéraires et culturels, la revue en tant que telle, précise alors la direction, n'a pas à s'engager

de quelque manière que ce soit. Un numéro de 1961 contient pourtant une sorte de manifeste : « Nous sommes pour : le désarmement total, universel et immédiat : la liberté, l'amour, l'amitié; le jazz; ceux qui ont la jeunesse de Varèse, Russell, Henry Miller, Abel Gance; etc...; un Ministère de l'Instruction publique; le respect des consciences; la démocratie culturelle : l'université laïque; l'utilisation raffinée du sexe » (vol. 111, n° 2, mars-avril 1961). De plus en plus, en ces premières années, *Liberté* s'applique à dénoncer les problèmes de la « fatigue culturelle ». Elle permet, en 1963, la première expression collective du groupe de *Parti pris*¹⁰ et intitule un de ses numéros « le Québec et la lutte des langues », numéro dans lequel André Belleau présente « notre langue comme une blessure » (vol. VI, n° 2, mars-avril 64). À l'article « bilinguisme » du dictionnaire politique et culturel de 1969, on peut lire ceci : « Un fait social où l'intérêt pratique seul donne l'ascendant et le pouvoir à une langue sur l'autre » (Fernand Ouellette, vol. 10, n° 7, p. 8). Mais face à l'indépendance politique, l'option de l'équipe reste assez complexe : la direction désavoue le choix d'Hubert Aquin en 1964 alors qu'on accorde le prix *Liberté*, quatre ans plus tard, à François Aquin pour avoir été le premier député indépendantiste à siéger à l'Assemblée législative du Québec.

Parmi les nombreux numéros spéciaux, les actes des différentes rencontres organisées annuellement par le comité de rédaction constituent d'importants documents : « Les écrivains et l'enseignement de la littérature », « Les écrivains, la littérature et les mass media », « L'exploitation de l'écrivain, son travail, son salaire », « Les écrivains et les pouvoirs », « Roman des Amériques », « L'écriture est-elle récupérable ». Ces rencontres, suivant en cela l'orientation de la revue, de québécoises deviennent internationales et donnent lieu à des échanges entre écrivains de divers continents. Tout en s'intéressant à la publication des textes d'auteurs étrangers (Israël, États-Unis, France, Roumanie), *Liberté* n'en accorde pas

10. Elle permettra aussi, en 1970, la première expression du groupe de *Stratégie*, dans son numéro intitulé « Écriture et littérature. »

moins, dans ses numéros courants, une place de choix aux jeunes écrivains d'ici qui trouvent souvent dans ses pages l'occasion de leurs premières armes.

CRÉATION

Plus nettement orientés vers la publication des inédits, les *Écrits du Canada français* tiennent à se présenter, dès leur premier numéro, en 1954, comme une « collection d'œuvres libres » et veulent « offrir aux lecteurs canadiens et étrangers la possibilité de prendre contact avec divers aspects de la littérature canadienne-française contemporaine tout en fournissant aux écrivains un moyen commode de publication » (présentation, 1, 1954). Sorte d'anthologie permanente, les *Écrits* ont déjà publié près de quarante pièces radiophoniques, d'innombrables poèmes et nouvelles et quelques textes anciens, dont le « Journal historique des événements arrivés à St-Eustache », « Emparons-nous de l'industrie » d'Errol Bouchette, des récits du F. Gabriel Sagard. Certains numéros sont réservés aux textes d'auteurs encore récents (Berthelot Brunet, Albert Pelletier, Jean-Aubert Loranger, Robert Élie). Dans la section des essais, les *Écrits* n'ont pas craint, malgré leur désir manifeste de ne participer à aucune des polémiques littéraires actuelles, de publier « Place à l'homme », d'Henri Bélanger. La préface des éditeurs indique toutefois que les conclusions de l'essayiste ne sont pas nécessairement partagées : « Dans un monde comprimé par l'électronique à la mesure d'un « grand village », à l'heure où le savoir universel se cherche un métalangage, quelles seraient les conséquences, heureuses ou funestes, se demandent-ils, d'une politique linguistique de différentiation et de repli? » (préface, 1969, n° 26).

Cette forme de l'anthologie définit également les *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, qui ont publié certains numéros sur la poésie (1966), les contes et nouvelles (1969),

des profils littéraires (1972), d'autres sur des sujets divers dont l'histoire, la linguistique, l'humanisme, etc.¹¹

La Barre du Jour, comme *les Écrits*, se donne d'abord comme programme de « faire connaître nos écrivains d'hier et d'aujourd'hui » ; la rédaction précise cependant qu'elle ne défendra « aucune idéologie politique », mais ne « pourra qu'acquiescer à tous les textes de valeur littéraire qui lui seront soumis, bien qu'ils fussent empreints de caractère politique » (présentation, 1, 1, fév. 1965, p. 2). Privilégiant les recherches formelles, *la Barre du Jour* n'en tient pas moins à exprimer sa reconnaissance d'une tradition : la section des textes anciens témoigne de cette sympathie que les plus jeunes accordent aujourd'hui aux générations qui les ont précédés. Les numéros consacrés à Giguère, aux Automatistes, à Miron, à *Parti pris*, sont également une manifestation tangible de cette continuité reconnue. L'équipe elle-même s'engage dans une série de renouvellements, transgressions et trans-versions du dire poétique. Ici rien ne va de soi. Le jeu, d'emblée, s'installe, donnant lieu à des « fabrications » de fables et de contes écrits « au pied de la lettre » (33, 1972), à la « page image », à un « petit vocabulaire illustré », à des chroniques diasynchroniques (35-37, 57, 1972). En 1973, paraissent « onze analyses » structurales, fruits d'une « lecture décapitante » : « et cela se fit à froid, à l'ombre des matières chaudes qu'il fallut stimuler, leurs structures n'apparaissant qu'à bout de lecture et de mise en place, sur chaque plan (phonique, sémantique, syntaxique, graphique) attestant l'ordre caché des équivalences formelles » (« vague de précision », n° 39-40-41, 1973, p. 3). Par rapport aux revues plus récentes, *la Barre du Jour* fait déjà figure d'ainée : comme *Liberté* l'avait fait pour *Parti pris*, elle accueille dans ses pages les premiers textes des rédacteurs de *Stratégie*, de *Brèches*.

Parmi les autres revues de poésie, se dessinent nettement deux tendances : l'une très traditionnelle, représentée

11. Les *Cahiers des dix*, pour leur part, se réservent aux publications des articles de leurs (dix) membres. On peut y lire une intéressante étude de Luc Lacoursière sur « le destin posthume de la Corriveau » (34, 1969, p. 238-271).

par *Poésie* (1966), et l'autre, moins conformiste, due à l'équipe des *Herbes rouges* (1968). Organe officiel de la Société des poètes canadiens-français, *Poésie* publie quasi exclusivement les œuvres des membres de cette société. Quelques mots lui suffisent pour définir les fondements de sa « doctrine » : « La poésie, c'est l'art d'apercevoir trois orangers là où les autres ne voient que vulgaires arbustes; de regarder paître trente moutons gardés par une bergère de rêve, lorsque les autres n'aperçoivent que les plis onduleux d'une colline de sable.., » (11, 1, p. 3). Dans la même optique, une revue peu connue, le *Parnasse contemporain* est un hommage « aux lacs, aux musées, à la Beauté » (1, 1, été 1973, p. 7). En lisant ces poèmes, tous écrits en vers, on rencontre des « Icares meurtris au pied de l'escalier », des « soupirs semés dans les jupons des astres » (été 1973).

Plus provocants sont les derniers numéros des *Herbes rouges* (nom emprunté à un poème de Jean-Paul Filion) dont les titres sont déjà tout un art (anti-)poétique : « Space-opéra » de Roger Desroches (n° 15, déc. 73), « 4 x 4 » de Patrick Straram (n° 16, janv. 74), « Le clitoris de la fée des étoiles », de Denis Vanier (n° 17, fév. 74). Celui-ci précise dans un avertissement que « les images obscènes sont là pour nous rappeler les exigences d'une conscience libérée et subversive ». Les textes de Philippe Haeck (*Nattes*, n° 18), de Normand de Bellefeuille (*Cas suivi de trois*, n° 20) disent la nécessité d'épuiser le langage, de privilégier le langage comme voie de rencontre : « C'est la lutte contre l'entropie, écrit encore Gilles Hénault, pour laquelle il n'y a de remède que dans l'utopie constante, toujours plus incroyable et plus changeante, plus inventive, plus créatrice, plus révolutionnaire. Sous peine de mort collective, nous sommes condamnés à la création » (n° 19). Entre *Hobo-Québec* et *Stratégie*, ces « inédits » se posent en « pratiques signifiantes » et/ou (contre-)culturelles ¹².

12. De l'Université Concordia, une revue bilingue, *le Chien d'or* (*The Golden dog*), publie aussi des poèmes et essais d'écrivains québécois (Jean Leduc, Paul Toupin, Louis Geoffroy). A Québec, une nouvelle revue, *Aspects*, se propose de faire connaître des textes rares, à

LITTÉRATURE ET IDÉOLOGIE(S)

Consciente de venir « après d'autres revues « littéraires » qui diffusent et font connaître la littérature québécoise », *Stratégie*, prolongement et transformation d'*Éther* (publié par le Collège Édouard-Montpetit), indique clairement sa direction propre, son champ d'activité. La revue se veut « le lieu d'une lutte et le refus de verser dans la bonne conscience mystificatrice fréquemment habitée dans les paroles proférées autour de cet objet singulier que l'on nomme littérature; bonne conscience dont les effets déterminants sont d'isoler l'objet dont il est question (le texte) et, du même coup, de faire le silence sur les conditions de production et les fonctions sociales de cet objet » (n° 1, hiver 1972). L'équipe s'inscrit donc à l'intérieur d'une démarche de questionnement de l'objet « littérature » et des discours portant sur cet objet. Dans ce travail de déconstruction et de localisation de l'idéologie, *Stratégie* ne s'intéresse pas seulement au champ littéraire mais à l'ensemble des pratiques signifiantes de la formation sociale québécoise (le discours cinématographique, le discours religieux, le discours philosophique, la peinture, la publicité, le télé-roman, la mode, le sport, etc.). Son approche sémiologique se complète d'une pratique de la fiction articulée au travail théorique, c'est-à-dire « à la fois déterminée par ce travail et le déterminant ». Tout en admettant sa parenté avec certaines revues européennes (*Tel Quel*, *Génération*, *Poétique*, *Nouvelle critique*), *Stratégie* refuse toute allégeance.

En 1973, soit un an après sa création, l'équipe fait une sorte de bilan, d'auto-critique, s'accuse de « dispersion », d'« anémie idéologique », et s'engage de plus en plus dans un travail politiquement situé. S'inscrivant dans l'instance idéologique de la lutte des classes, le périodique veut devenir

peu près inédits. La première livraison comprend des extraits de Mallarmé, Apollinaire, Joyce, McLuhan. Dans son numéro du printemps 1974, particulièrement soigné au plan de la présentation (mise en page, typographie, illustrations), *Aspects* s'écarte de cette perspective anthologique. « Pour un nouveau discours de la méthode », de son directeur Gilles Bellavance, est en quelque sorte un essai-manifeste auxquels font écho quatre autres textes, « aspects » d'un « effort moderne de l'homme de n'être pas semblable à lui-même ».

un outil valable pour ceux qui, par leur pratique à l'intérieur des appareils idéologiques d'État (particulièrement dans l'appareil scolaire, dans l'appareil de l'information et dans l'appareil syndical) ou par leur travail à l'intérieur d'organisations politiques (comités de citoyens, comités d'action politique, communes politiques, etc.) participent à la lutte : « Entre la vulgarisation textuelle qui se fait toujours aux dépens de la cohérence politique et scientifique et la lévitation théorique qui se fait toujours au détriment de la lisibilité, *Stratégie* cherche un lieu » (n° 5-6, automne 1973, p. 13). Produit d'une tension entre deux « déterminations » qu'elle met en œuvre, la détermination scientifique (le développement de la sémiologie) et la détermination politique (la théorie marxiste de l'idéologie), le travail de la revue est axé à la fois sur l'analyse critique et la ruine des pratiques signifiantes dominantes. Dans un de ses derniers numéros, portant sur les rapports entre la littérature et la politique, *Stratégie* déconstruit plus spécialement le mythe de l'écriture innocente et présente la littérature comme « pratique de classe » : « Il n'y a donc rien qui échappe au politique puisqu'il n'y a pas de langage a-social, ni discours sans vision orientée. La pratique de l'écrivain ne peut non plus échapper à cette règle¹³. »

Parmi les productions des quinze dernières années, l'équipe indique quelques tentatives d'inscrire le texte littéraire dans la conjoncture politique : celles de Gaston Miron, de Paul Chamberland (*L'Afficheur hurle*), de Michèle Lalonde (*Speak White*) et de certains autres écrivains liés au groupe de *Parti pris*.

Ces mêmes noms, on les retrouve très fréquemment au sommaire de *Maintenant*, revue engagée depuis 1962 dans la critique des institutions québécoises traditionnelles comme l'Église, l'école, le syndicalisme ou le système électoral. Trois

13. « Pratiques littéraires : rapports artistiques / politique / linguistique », *Stratégie* n° 8, « Littérature et politique » 1, p. 18. Parmi les nombreux articles de la revue portant sur la sémiologie, citons : Paul Rompré, Gaëtan St-Pierre, « Essai de sémiologie du hockey », n° 5-6, printemps-été 1972, p. 19-54; Jean-Pierre Roy, « Sur l'objet de la sémiologie », *ibid.*, p. 4-18.

de ses numéros récents portent sur les implications du problème de la langue au Québec (« Arrêt-Stop », n° 75, avril 1973, « Cheval, ou bien donc joual, ou bedon *horse* », n° 134, mars 1974, « Le français au Québec », n° 136, mai 1974.

Moins théorique que *Stratégie, Champs d'application* (1974) se donne également comme fonction la « déconstruction des formes déterminées et exploitées par l'idéologie dominante ». Son programme est la mise en place d'un dispositif de diffusion textuelle, essais, pratiques d'écriture, discours philosophique, politique, musique contemporaine, peinture, « dispositif sans coordonnées d'unités, textes exposés à la dérive, objets en circulation parmi d'autres, relevant chacun de sa propre production idéologique » (« Entrée en jeu », hiver 1974). Fort diversifiés, ses articles portent aussi bien sur l'*Histoire de l'œil*, de Bataille et *Histoire d'O* que sur la « philosophie du prestige » ou la « mutation culturelle et la révolution politique » (hiver et printemps 1974). La revue publie aussi quelques poèmes.

L'activité de *Brèches* (1973) s'oriente plus spécifiquement dans le sens d'un questionnement de la littérature et de la culture québécoise, réalités le plus souvent occultées ou « sabotées » au profit de références historiques, psychologiques et sociologiques. Le premier numéro, consacré en partie à Ferron, est suivi de « pratiques de la fiction », et d'un « essai d'interprétation religieuse du hockey ». Le deuxième, sans thème particulier, contient un article traitant des rapports entre « littérature-critique-enseignement » et une étude sur l'éternelle question de la langue au Québec : « À joual sur la linguistique ou du déplacement de l'argumentation dans le débat linguistique québécois » (été-automne 1973). La dernière livraison réunit des textes qui furent préparés pour un colloque de philosophie ayant pour thème : « L'identité nationale et l'identité personnelle ». Brèche ouverte sur la conjoncture québécoise d'aujourd'hui, la revue remet en cause les fondements d'une problématique culturelle.

(CONTRE-) CULTURE

Parallèlement à ce discours philosophique sur la culture et l'identité, quelques magazines et journaux se spécialisent dans la présentation ou la contestation de certains phénomènes artistiques. On peut ainsi jumeler *Vie des Arts* et *Mainmise*, les plus anciens de ces périodiques, pour mieux les opposer. Tandis que le premier (1956), agrémenté de multiples photographies et reproductions, rend compte, en des articles qui tiennent lieu souvent de véritables études, des expositions, concerts et autres manifestations importantes dans le domaine des arts plastiques, du cinéma, de la télévision, en évitant systématiquement « de prendre part aux polémiques qui engendrent certaines outrances bien négatives et qui font perdre la vraie notion des choses » (éditorial, vol. XVIII, n° 71, été 1973). *Mainmise* (1970), version québécoise de l'underground new-yorkais et californien, ne se prive pas d'aborder les sujets les plus controversés. Expression concrète d'une « utopie maniable », la stratégie de *Mainmise* vise à transformer « tout le Québec en une immense centrale d'énergie » (n° 5, sept. 1971), construisant ainsi un « village global québécois », image en réduction d'un autre village global, mondial et même interplanétaire. Dans un de ses récents numéros (41), le périodique, qui aime se présenter comme un « manuel de bonne santé », publie un texte-manifeste de Chamberland intitulé « Eros et politique ». Mais si la part « littéraire » reste somme toute assez limitée à *Mainmise*, elle est davantage privilégiée par les équipes d'*Hobo-Québec* et de *Cul-Q.*¹⁴

Hobo-Québec, journal d'écritures et d'images, « bimestriel courtépointhe made in Québec », se fait le porte-parole d'une actualité que la presse « officielle » passe sous silence : « Tout se passe comme si, ailleurs, Laborit, Marcuse, Cooper,

14. Dans le domaine de la science-fiction et du fantastique, une nouvelle publication québécoise vient d'être créée : le « fanzine » *Requiem*, subventionné par le Collège Edouard-Montpetit. Pour ceux qui ignoreraient encore ce qu'est un fanzine, disons que celui-ci, par comparaison aux magazines et revues « ordinaires », est un périodique « relax », fantaisiste, qui ne vit que par et pour ses nombreux fans dont l'ensemble forme le *fandom*. Le premier numéro de *Requiem* contient une bibliographie des autres revues, européennes et américaines, consacrées à la science-fiction.

Illitch, Watts, Morin, Lefebvre, etc. ; ici, Rioux, Chamberland, Straram, Piotte, *Mainmise*, n'avaient rien dit, écrit ou signalé de particulier depuis dix ans. On fait de la critique de livre (ou de cinéma) comme on aurait pu le faire ici avant *Parti pris*. Les retombées en quelque sorte de la révolution libérale et tranquille... » Pour corriger cette situation, *Hobo-Québec* ouvre ses pages à des textes de création, des chroniques d'information/critique, des illustrations, de longues entrevues avec des écrivains (Chamberland, G. Langevin, L. Francœur, M. Beaulieu, etc.) ou des groupes (*le Théâtre d'la shop*). Cette tentative de réunir en une publication facilement accessible et peu coûteuse (\$1.00) ceux qui écrivent et produisent aujourd'hui risque pourtant, si l'on en croit les rumeurs, de disparaître bientôt.

Quant à *Cul-Q.* (sous-titre : « Le cul dans la culture québécoise »), par réaction contre les revues « dites culturelles » d'une « platitude plate » (sans exception), il (ou elle) propose une suite de variations sur un thème à peu près unique, l'érotisme ; « Où se trouve le sexe du Québec », « Victor-Lévy Beaulieu et l'érotisme », « Place Vulve-Marie », « Pour une interprétation sémiologique de l'érotisme », etc. (automne 1973, printemps-hiver 1974).

QUELQUES ABSENCES...

Au terme de cet itinéraire, on ne peut que déplorer l'absence de revue spécialisée en théâtre, puisque les *Cahiers* de la Nouvelle compagnie théâtrale risquent de disparaître bientôt (la troupe étant elle-même menacée de disparition) et que *l'Envers du décor*, journal du TNM, comme *Théâtre Rideau Vert*, se limitent à la présentation d'une seule pièce. Alors que le cinéphile peut s'abonner à *Cinéma Québec*, *Nouveau cinéma canadien* ou *Séquences*, l'amateur de théâtre québécois doit se contenter, depuis la fin de *Jeune Théâtre*, des numéros spéciaux de revues (*Nord*, n° 4, *La barre du Jour*, vol. 1, nos 3-4-5), de quelques entrevues ou articles publiés ici

et là (*Stratégie*, n° 9).¹⁵ N'existe pas non plus ce Journal des lettres québécoises, sorte de saisie globale de l'actualité, auquel rêvait déjà Adrien Thério en 1970 et qui devait « mettre à notre portée des documents importants, présenter les saisons littéraires, recueillir les opinions des lecteurs, faire une place aux chercheurs et aux critiques, inviter des écrivains étrangers à se faire entendre chez nous, aller chercher les inédits chez les créateurs » etc. (*Livres et auteurs*, 1970)^{15a}.

UNE TRADITION INVENTÉE ?

Entre les revues existantes, s'il y a somme toute peu de recoupements, chacune d'elles ayant affirmé sa spécificité, soit par des prises de positions originales, soit par un certain nombre de choix qui déterminent sa physionomie, on remarque également peu d'oppositions manifestes. Les exclusions se font de plus en plus rares : les mêmes noms d'écrivains réapparaissent aux sommaires de divers périodiques, les manifestes de Chamberland sont partout, les œuvres de Ferron et de Miron alimentent de nombreux articles, les groupes de Borduas et de *Parti pris* servent de points de référence fréquents. La

15. A signaler également les numéros de quelques collections : Le tome V des Archives des Lettres canadiennes (à paraître) et la série intitulée « Centre de théâtre québécois », collection dirigée par une équipe de l'Université du Québec à Trois-Rivières qui se destine à la publication d'études et d'œuvres théâtrales. Une nouvelle revue, *Canadian Drama/L'Art dramatique canadien*, doit être publiée prochainement par l'Université de Waterloo (mars 1975). Elle contiendra « des articles en anglais et en français sur des pièces et des auteurs du Canada ».

15a. La Section de Montréal de la Société des Écrivains canadiens vient de lancer une revue littéraire à fort tirage (20,000 exemplaires), *SEM*, qui se présente sous la forme d'un magazine « de prestige » (reproductions, nombreuses photos, etc.). Ce périodique cherche à diffuser une conception de la littérature ni « intellectuelle », ni « sentimentale », expression de « l'expérience humaine actuelle ». Se gardant de « voler trop haut », la revue veut pénétrer « le quotidien, l'immédiat, le sport, la mode, la bonne cuisine autant que l'Histoire et la Philosophie ». En fait, on y trouve un peu de tout : d'un article sur « le Conseil littéraire de Monaco », on passe à « Napoléon toujours vivant au Québec », sans oublier les « dîners littéraires » des membres de la Société des écrivains. Au sommaire paraissent les noms de Jean Bruchési, Robert Choquette, Maurice Lebel, Gustave Lamarche, Jacques Ferron (on publie un extrait de *la Sorgne*, son prochain roman). Eugène Cloutier, Ernest Palascio-Morin, etc. Au contraire de *Chroniques*, *SEM* n'amorce aucune remise en question et perpétue, somme toute, une image rassurante de la littérature et de l'humanisme.

prochaine revue à se créer, si l'on en croit un numéro récent de *Mainmise* (41, nov. 1974), naîtra d'une association du Mouvement québécois de libération sexuelle et du groupe européen « Anti-Norme » ; son « Manifeste du mouvement coup de poing » cite en exergue une phrase de *Refus global* : « Les frontières de nos rêves ne sont plus les mêmes ». Mais au moment où se crée ainsi une certaine tradition de lecture, et que l'on perçoit, au-delà des affirmations, des ruptures, des recherches individuelles, la reconnaissance des aînés immédiats, la notion même de « revue littéraire » risque de devenir suspecte. Les plus nouvelles publications (à l'exception du *Québec littéraire*) refusent de se définir en dehors d'un certain contexte culturel et idéologique : le littéraire n'apparaît alors que pour devenir l'objet d'un questionnement, un lieu d'échanges et de relations parmi d'autres réseaux de signes. Témoins d'une littérature — et d'une culture — en ébullition, ces périodiques, s'ils étaient mieux connus, pourraient sortir du cercle étroit des fidèles, pour ne pas dire des mandarins, qui constitue le plus souvent — trois fois hélas ! — leur seul public.

LISE GAUVIN
Décembre 1974